



HAL
open science

Le phénomène pionnier agro-céramiste antillais : vers une vision archipélique

Benoît Bérard

► **To cite this version:**

Benoît Bérard. Le phénomène pionnier agro-céramiste antillais : vers une vision archipélique. Les Nouvelles de l'archéologie, 2007, Archéologie des départements français d'Amérique (108-109), pp.70-78. hal-00967102

HAL Id: hal-00967102

<https://hal.univ-antilles.fr/hal-00967102>

Submitted on 28 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le phénomène pionnier agro-céramiste antillais Vers une vision archipélique

Benoît Bérard*

Les cultures agro-céramistes se développent dans les Antilles au cours de la deuxième moitié du premier millénaire avant notre ère. Elles s'étendent très rapidement des côtes du Venezuela à Porto Rico. Elles sont associées à deux ensembles, le Saladoïde cedrosan ancien et le Saladoïde huecan, dont la parenté culturelle ainsi que l'articulation géographique et chronologique sont au centre de nombreuses discussions depuis près de trente ans. Ces groupes qui introduisent dans les îles un certain nombre de plantes et d'animaux originaires du continent (chien, agouti, iguane) ont une économie basée sur la culture du manioc.

Il y a deux millénaires et demi, quelques canots quittent les côtes du delta de l'Orénoque et partent à la conquête de l'archipel antillais. Leurs occupants et leurs descendants, progressant d'îles en îles, fondent dans cet espace géographiquement morcelé une société originale marquée par une insularisation progressive, visible entre autres dans le passage d'une économie de type « forestier » à une économie « maritime ».

Cette vision « traditionnelle » du phénomène pionnier agro-céramiste antillais est fortement marquée par l'importance de l'effet de fondation, qui rend difficile la reconnaissance d'une diversité culturelle au sein de ces premiers groupes agro-céramistes. Elle se signale aussi, comme toute l'archéologie antillaise, par une attention particulière accordée à la notion d'insularité qui est liée à une vision très terrienne de l'espace au détriment d'une vision plus maritime.

C'est autour de la remise en question de cette vision sans doute un peu trop simpliste que s'articulent les débats actuels sur le phénomène pionnier agro-céramiste antillais.

Les travaux que nous avons conduits depuis une dizaine d'années en Martinique puis en Dominique (fig. 1) avaient pour objectif d'aborder un certain nombre de ces questions. Il s'agissait d'évaluer les mécanismes socioéconomiques liés à ce phénomène pionnier et de tenter d'aborder la notion de territoire afin d'être à même de discuter des liens ayant existé entre les différentes composantes de l'ensemble culturel, fruit de cette migration.

La Martinique¹

Nos recherches en Martinique ont débuté en 1996 avec la fouille programmée du site de Vivé sous la direction de J.-P. Giraud, alors conservateur régional de l'archéologie. Elles se sont poursuivies jusqu'en 2003 avec entre autres, en 1999, des sondages sur les sites de Moulin l'Étang et Fond-Brûlé (fig. 1). Ces gisements sont bien conservés sous une couche de retombées volcaniques dues à une éruption de la montagne Pelée datée de la fin du IV^e siècle de notre ère. Le site de Vivé se distingue tout particulièrement au sein de cet ensemble par son abandon précipité au début de l'éruption. Il offre ainsi à la fouille un instantané unique de la vie d'un village amérindien de la fin de la première phase de l'occupation agro-céramiste de l'Arc Antillais (fig. 2).

Nos travaux ont porté principalement sur la datation de l'occupation, le mode de gestion de l'espace insulaire martiniquais et l'analyse de la production artisanale (céramique, outillage lithique et parure). La grande acidité des sédiments volcaniques n'ayant pas permis la conservation des restes osseux et conchyliens, aucune étude concernant l'exploitation des ressources animales n'a pu être réalisée.

L'ensemble des occupations agro-céramistes anciennes en Martinique est associé au Saladoïde cedrosan ancien. Aucun site saladoïde huecan n'a été identifié au cours de nos travaux. Ces occupations ont fait l'objet d'un important programme

1. Pour une présentation détaillée de l'ensemble des travaux concernant la Martinique voir Bérard 2004.

* Maître de conférences, Université des Antilles et de la Guyane, EA 929 « Archéologie industrielle, histoire et patrimoine de la Caraïbe », membre associé de l'UMR 8096 du CNRS « Archéologie des Amériques », chef de la mission archéologique Sud-Dominique du ministère des Affaires étrangères, benoit.berard@wanadoo.fr.

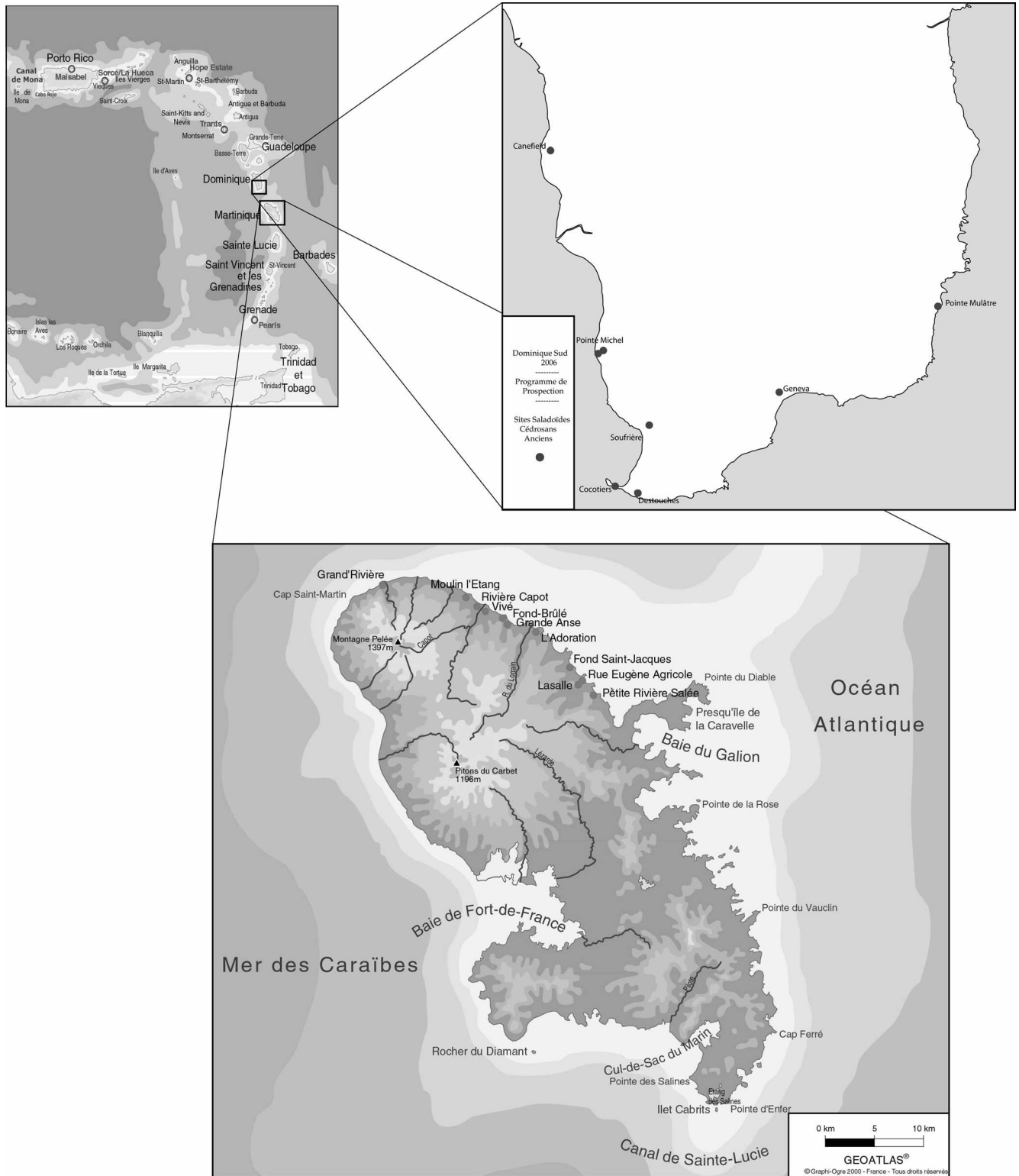


Fig. 1 – Localisation des différents sites cités dans le texte.



Fig.2 – Site de Vivé, zone 1, couche 3 décapage 1.

Ci-contre :

Fig.3 – Site de Vivé, zone 1 : exemple de production céramique.

de datation radiocarbone. Nous disposons ainsi d'une série de 29 dates (27 ¹⁴C et 2 TL). Elles nous permettent de situer l'occupation saladoïde cedrosane ancienne de l'île au tout début de notre ère, si l'on ne prend en compte que les datations récentes (date calibrée la plus ancienne Beta-199065 10-150 apr. J.-C.), et de la faire remonter de quelques siècles en arrière si l'on prend en compte une série de datations réalisées dans les années 1970 pour l'occupation du site de Fond-Brûlé. Ainsi, la Martinique correspond de ce point de vue aux datations obtenues dans l'ensemble des Antilles pour les premières occupations agro-céramistes.

D'un point de vue géographique, les sites saladoïdes cedrosan anciens de Martinique témoignent d'une étonnante concentration spatiale sur une trentaine de kilomètres au nord de la côte atlantique de l'île (fig. 1). Cette localisation, parfois mise en relation avec la direction éventuelle du mouvement migratoire, semble plutôt être liée à la recherche de conditions environnementales particulières. En effet, ce secteur est caractérisé par de bonnes terres agricoles dont l'irrigation est assurée par une forte pluviométrie liée à la proximité de la montagne Pelée, par un couvert végétal mésophile et par la proximité de la grande forêt humide. Enfin, l'ensemble des gisements se trouve près d'une rivière pérenne et proche de la mer, sans être directement sur le rivage. Ces critères qui semblent avoir présidé au choix des lieux d'installation des villages doivent très vraisemblablement être mis en relation avec le fait qu'un certain nombre d'îles basses, et donc plus sèches ont, elles, été exclues de ce premier mouvement migratoire.

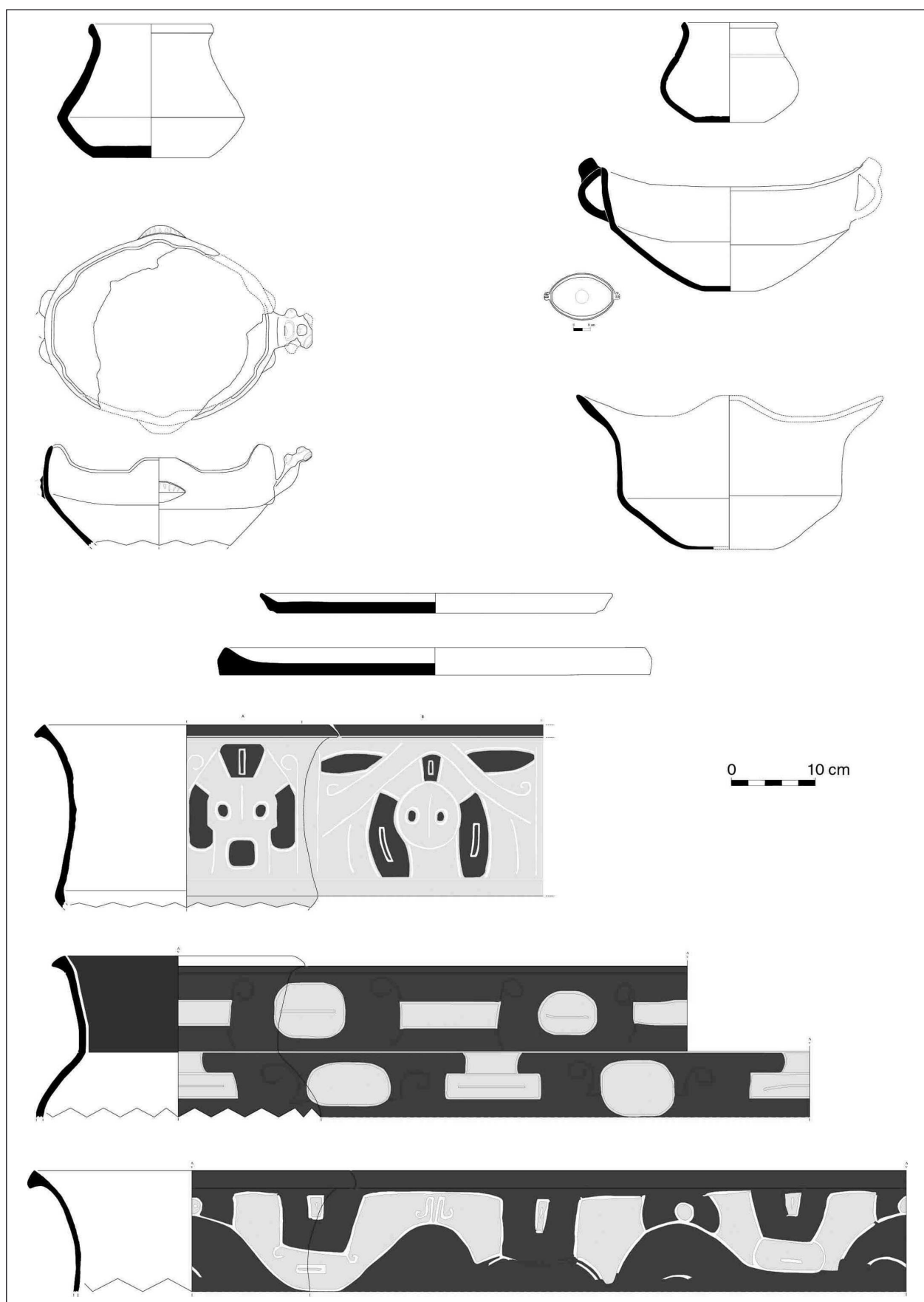
Les informations dont nous disposons sont trop limitées pour tirer une quelconque conclusion sur l'organisation interne de ces villages. Cependant, ils semblent avoir été au cœur d'un système centralisé de gestion de l'espace. En effet, l'ensemble des activités de transformation et de consommation semble s'être déroulé dans leur enceinte. Cela nous est montré par l'absence de sites spécialisés correspondant à cette phase chronologique et par le mode d'introduction des matières premières lithiques qui, malgré une origine parfois lointaine, arrivent brutes de débitage.

Le fait que ces sites soient constitués par une succession d'occupations légèrement décalées dans le temps et parfois dans l'espace doit vraisemblablement être mis en relation avec une mobilité des villages, due à la pratique d'une agriculture itinérante sur brûlis.

Ces éléments – choix rigoureux des lieux d'installation, gestion centralisée des activités, circuit de déplacement des villages – sont complétés par l'introduction d'espèces animales et végétales originaires du continent. Cet ensemble semble constituer une sorte de modèle économique sur lequel s'est fondé le phénomène pionnier agro-céramiste antillais.

C'est l'analyse de la céramique qui a servi de base à la définition de l'ensemble saladoïde cedrosan ancien. C'est elle qui a permis aussi d'identifier l'origine continentale de ces groupes. Il s'agit d'une production tout à fait exceptionnelle, caractérisée par une très grande qualité technique ainsi que par une grande richesse des formes et des décors (fig.3) associant peinture polychrome, modelage, incision et gravure (près de 40 % des tessons sont porteurs d'un décor dans les séries martiniquaises).

L'intérêt et le caractère exceptionnels des collections martiniquaises est lié au fait que nous avons pu reconstituer une série de plus de trois cents formes archéologiquement complètes. Il nous a ainsi été possible de réaliser la première typologie morpho-décorative des récipients complets pour cet ensemble culturel. Au cours de cette analyse, il est apparu que la grande diversité de l'expression céramique saladoïde cedrosane ancienne n'était en aucun cas liée à l'existence d'un degré de liberté important laissé aux artisans potiers mais



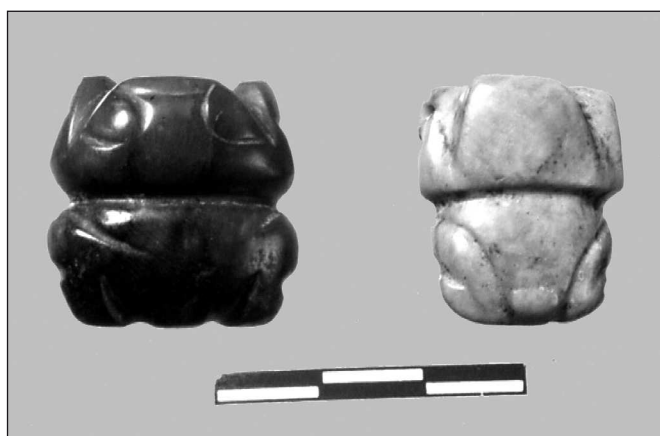


Fig. 4 - Site de Vivé, zone 1 : éléments de parure.

bien, au contraire, à l'application rigoureuse d'un système complexe. En effet, chez les groupes saladoïdes cedrosans anciens, la céramique semble avoir fait l'objet d'un surinvestissement technique et symbolique témoignant de la haute valeur sociale accordée à cette production.

L'industrie lithique offre un contraste saisissant par rapport à la céramique en ce qui concerne l'investissement technique. Ainsi, l'outillage poli (haches, meules, molettes) et les outils de percussion (percuteurs, marteleurs, enclume) sont peu caractéristiques et appartiennent à un fonds commun guyano-amazonico-antillais.

De même, les restes de débitages correspondent à des chaînes opératoires relativement simples dont la principale originalité est l'utilisation de la percussion posée sur enclume, entre autres pour la production de tout petits éclats très vraisemblablement destinés à être transformés en dents de râpes à manioc.

La forte expression dans la culture matérielle de l'identité saladoïde cedrosane ancienne se retrouve en revanche dans les éléments de parure (fig. 4). Ils sont, comme la céramique, le fruit de l'expression rigoureuse d'une norme culturelle perceptible dans la relation qui peut exister entre la nature des matières premières utilisées et le type de parures réalisées. De plus, la valeur accordée à ces éléments est marquée par l'origine parfois très lointaine des matières premières utilisées (continent, Grandes Antilles, autres îles des Petites Antilles).

Ainsi, les premiers groupes agro-céramistes martiniquais sont caractérisés par un système économique prédéterminé associé à la matérialisation, omniprésente et très contrôlée, de leur univers magico-religieux dans leur culture matérielle, tout particulièrement dans la céramique et dans la parure. Ces deux éléments pourraient faire partie des conditions nécessaires au développement et à la réussite d'un phénomène pionnier agro-céramiste. On trouve ainsi des échos de cette réalité dans le phénomène Lapita en Mélanésie et en Polynésie occidentale (Sand 1996), voire dans l'extension des cultures rubanées en Europe, pour lesquelles la grande maison danubienne constitue à la fois l'expression d'une identité culturelle et la matérialisation la plus évidente de leur système économique (Coudart 1998).

On le voit, les travaux que nous avons menés en Martinique ont abouti à la construction d'outils conceptuels importants. Cependant, pour le traitement d'un certain nombre de questions relatives à la constitution interne de l'ensemble céramique ancien antillais ou même à la notion de territoire culturel et/ou économique, nous nous sommes rapidement heurtés aux limites inhérentes à l'approche insulaire. La mise en évidence de l'importance des échanges inter-insulaires ne pouvait que nous inciter à tenter de faire éclater ce cadre trop restreint.

Vers une vision archipélique

En effet, malgré quelques frémissements (Watters et Rouse 1989), l'archéologie précolombienne dans les Petites Antilles est essentiellement construite selon une approche que l'on pourrait caractériser de «terrestre» et fondée sur la notion d'île. Ce phénomène a été amplifié par la situation géopolitique et linguistique post-coloniale qui a trop souvent incité les chercheurs à ne travailler que dans une seule île ou, dans le meilleur des cas, dans différentes îles à la suite mais sans développer d'approche globale. C'est afin de rompre avec cette logique que nous avons entamé un programme de recherche à la Dominique.

La mission archéologique Sud-Dominique du ministère français des Affaires étrangères a vu le jour en 2005. Fruit d'une collaboration internationale entre des chercheurs de l'université des Antilles et de la Guyane, de l'University of the West Indies, de Florida University et de l'University of Vermont, elle prolonge directement les travaux que nous avons menés en Martinique entre 1996 et 2003. En effet, l'ensemble des occupations agro-céramistes anciennes de la Martinique est localisé dans le quart nord-est de l'île, face à la Dominique, qui n'en est séparée que par un bras de mer (le canal de la Dominique) d'une quarantaine de kilomètres de large. Bien que cet espace fût quasiment vierge en matière de recherche archéologique (Honnaychurch 2001), quelques prospections réalisées dans les années 1970 avaient mis en évidence l'existence de sites saladoïdes cedrosans anciens dans le Sud de l'île, face aux sites martiniquais contemporains : sites de Soufrière, de Canefield et de Pointe Michel (Petitjean Roget 1978). Notre objectif était donc de développer un programme de recherche complet concernant ces occupations sur les mêmes bases que ce que nous avons réalisé en Martinique.

Ce programme devait s'appuyer tout d'abord sur d'importants travaux de terrain, avec au moins la fouille extensive d'un gisement, la réalisation de sondages dans d'autres sites contemporains et la conduite d'une prospection systématique dans la zone géographique qui nous intéressait. La réalisation d'une vaste fouille en aire ouverte devait nous permettre d'obtenir les éléments nécessaires à la compréhension de l'organisation des activités au sein des villages de ces groupes pionniers agro-céramistes, et supporter une étude comparative avec les données issues de la fouille des sites contemporains de Vivé (Martinique), Trants (Monserrat) (Heckenberger et Petersen 1998) et Hope Estate (Saint-Martin). De plus, elle

devait nous offrir le matériel nécessaire à la caractérisation culturelle précise de ces populations sur la base d'analyses typo-technologiques mais aussi iconographiques. Nous souhaitions ainsi tester les outils conceptuels que nous avons développés à partir de l'étude des sites martiniquais. Le programme de sondages et la prospection avait pour objectif de réaliser une étude micro-régionale (intra-insulaire) des gisements liés à cette phase chronologique. Nous espérons ainsi dégager les critères présidant au choix du lieu d'implantation des villages ainsi que le mode de gestion de l'espace insulaire dominiquais choisi par ces groupes. Enfin, l'étude de l'origine des matières premières lithiques exogènes, dont la présence nombreuse est caractéristique des sites saladoïdes anciens, devait nous permettre de replacer cet ensemble dominiquais au sein de l'espace caraïbe.

L'objectif final de nos recherches était de discuter de la nature des mécanismes économiques et sociaux à l'origine du phénomène pionnier agro-céramiste au sein de l'Arc Antillais, et de nous interroger sur la structure interne du vaste ensemble culturel issu de cette migration, notre ambition étant d'aboutir, entre autres, à une révision de la notion de « complexe », qui est l'unité chrono-géographique minimale « traditionnellement » utilisée dans l'archéologie antillaise. Jusqu'à présent, ces unités sont étroitement corrélées à chaque île des Petites Antilles sans que cette hypothèse ait jamais fait l'objet d'une réelle validation. Par la redéfinition d'ensembles culturels intégrant des espaces maritimes, nous espérons pouvoir réintégrer l'occupation agro-céramiste ancienne antillaise dans un cadre géographique au sein duquel l'élément maritime ne constituerait plus une frontière mais un lien.

Depuis 2005, deux campagnes de terrain ont été conduites par la mission archéologique Sud-Dominique (la troisième se déroulera en juillet 2007). Nos travaux se sont concentrés sur la prospection systématique du Sud de l'île et la fouille du site de Soufrière.

Dans la zone prospectée, où onze gisements étaient déjà connus, cinq nouveaux sites ont été découverts. Cet échantillon nous a servi de support pour une étude paléogéographique préliminaire des sites saladoïdes cedrosans anciens. Ils sont au nombre de cinq (fig. 1) auxquels il faut ajouter un indice d'occupation ancienne dans un gisement ayant fait l'objet d'une occupation tardive plus intense ou mieux conservée (site de Pointe Mulâtre). Différents éléments ont été pris en compte pour caractériser leur environnement : distance par rapport à la mer et par rapport à une source d'eau douce pérenne, pluviométrie, nature du couvert végétal, qualité des sols, position topographique. L'étude est encore en cours (notamment pour la nature du couvert végétal) mais quelques informations préliminaires peuvent être détaillées. L'ensemble des gisements se situent à proximité de la mer (moins de 400 m) sans pour autant être directement installés sur le rivage, et proches (moins de 200 m) d'une source d'eau douce pérenne (rivière ou source). Du fait de son caractère montagneux, la Dominique bénéficie sur toute sa superficie d'une pluviométrie importante et les sites saladoïdes anciens sont associés à une pluviométrie annuelle qui varie entre 1 270 mm et 3 810 mm ; le couvert végétal est constitué

d'un ensemble littoral sur les côtes et d'une forêt tropicale mésophile (*sempervirente* saisonnière tropicale) en allant vers l'intérieur des terres. À l'exception du site douteux de Pointe Mulâtre, les villages saladoïdes cedrosans anciens ont été installés sur des sols volcaniques jeunes, essentiellement présents dans le Sud de l'île. Ils correspondent aux terres agricoles les plus riches (Lang 1967). L'ensemble de ces données est parfaitement identique aux résultats acquis en Martinique. La seule différence identifiée quant à l'occupation agro-céramiste ancienne de ces deux îles tient à la présence de sites « d'altitude » en Dominique. En effet, Destouches se trouve à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer. Il semble s'agir d'une caractéristique propre à l'occupation amérindienne de la Dominique, où d'autres gisements plus tardifs ont été découverts à plus de 200 m d'altitude. Cela est très vraisemblablement lié à l'extrême étroitesse de la bande côtière. Enfin, alors qu'avant nos travaux le Nord de l'île avait fait l'objet de prospections archéologiques plus intenses que le Sud, aucun site céramique ancien n'y a encore été découvert. Le Nord de l'île est caractérisé par un climat légèrement plus sec et surtout des terres agricoles de moins bonne qualité (la prospection de la zone nord de l'île en juillet 2007 nous permettra de vérifier cette information).

Le site de Soufrière (fig. 1) a été découvert en 1975 lors de travaux préparatoires à la réalisation d'un lotissement. En 1976, des sondages avaient livré une intéressante série saladoïde ancienne (Petitjean Roget 1978). Nous avons repris l'étude de ce gisement en 2005. Situé sur le piedmont nord du Morne Patate, il est aujourd'hui recouvert dans sa plus grande partie par le village actuel de Soufrière. Il nous a cependant été possible d'intervenir dans un certain nombre de parcelles encore non loties. Le site a ainsi été fouillé sur une vingtaine de mètres carrés. Il a livré les restes d'une occupation saladoïde cedrosane ancienne datée de 1800 ± 40 BP, soit entre 120 et 340 apr. J.-C. (Beta-211896). Elle est couverte par une épaisse couche de dépôts volcaniques (ignimbrite) datée du VI^e siècle (Lindsay *et al.* 2005). La surface explorée est bien entendu trop limitée pour que des informations d'ordre spatial puissent être dégagées. Cependant, l'analyse stratigraphique semble démontrer que le site a fait l'objet d'au moins deux occupations successives rattachées à la phase saladoïde ancienne. Le programme de datation nous permettra de les caler chronologiquement (la date présentée plus haut correspond au niveau d'occupation le plus tardif). Nous nous retrouvons donc comme en Martinique face à un site à occupations multiples.

Par ailleurs, nous avons rassemblé une série céramique de près de 3 000 pièces. Son étude n'est pas encore achevée, mais les résultats préliminaires témoignent d'une incroyable similitude entre cette collection et les séries martiniquaises contemporaines, tant au niveau des formes et des modules des récipients, qu'au niveau des caractères technologiques et iconographiques (fig. 5). Cette grande proximité entre les expressions céramiques saladoïdes cedrosanes anciennes martiniquaises et dominiquaises est confirmée par l'étude des séries issues des sondages plus limités, réalisés dans certains sites (Geneva) et par l'étude de séries anciennes (Canefield).

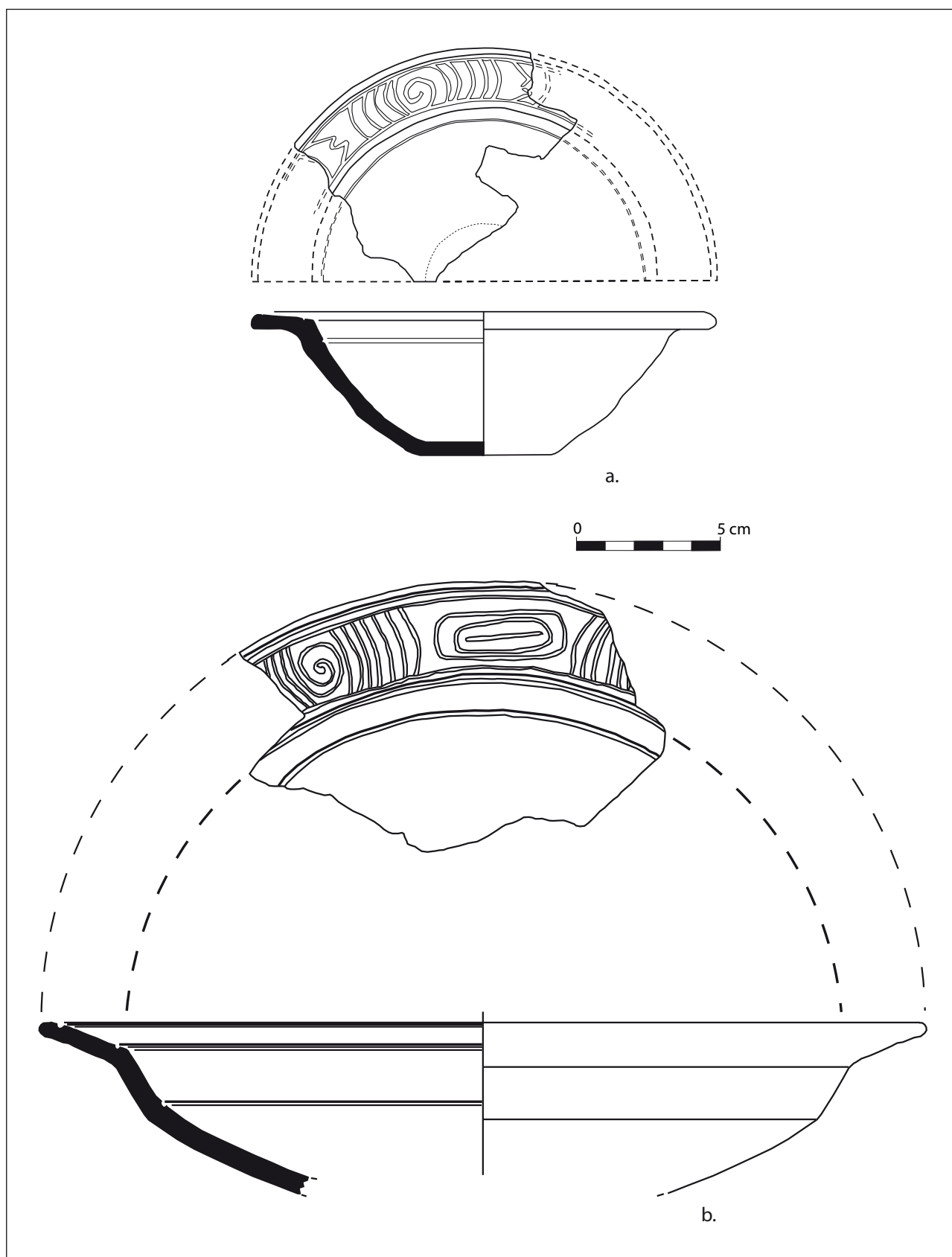


Fig.5 – Exemple de similarité entre la production céramique des sites saladoïdes cedrosans anciens de :
a) Vivé (Martinique), b) Soufrière (Dominique).

Enfin, la présence de silex provenant de l'île d'Antigua ainsi que d'une perle diorite (roche exogène à la Dominique) dans les séries dominiquaises témoigne une fois de plus de l'intensité des relations ayant existé entre les différents groupes agro-céramistes anciens dispersés au sein de l'archipel antillais.

La notion de complexe a été développée par I. Rouse, le père de l'archéologie antillaise (Rouse, Allaire et Boomert 1985 pour sa dernière version). Un complexe regroupe ainsi des ensembles ayant des caractéristiques véritablement identiques et appartenant à un espace géographique réduit (parfois un seul site). Il est défini par quelques traits culturels qui sont censés permettre d'identifier un groupe humain particulier. Dans les Petites Antilles, pour chaque phase chronologique, un complexe a été défini dans chacune des îles (contrairement aux Grandes Antilles où I. Rouse a insisté sur les liens existant entre les groupes localisés de chaque côté des canaux séparant les îles et tout particulièrement entre l'Ouest d'Hispaniola et l'Est de Porto Rico). Cela laisse sous-entendre que les canaux étroits séparant les îles constituaient des frontières géographiques et culturelles. Les travaux que nous menons depuis une dizaine d'années des deux côtés du canal de la Dominique tendent à démontrer le contraire. Même si les études ne sont pas encore achevées, elles indiquent pour l'instant une parfaite similarité des expressions saladoïdes cedrosanes anciennes dans le Nord de la Martinique et dans le Sud de la Dominique. Cette constatation, associée à la mise en évidence de la pratique d'une agriculture itinérante sur brûlis, laisse supposer que cet espace a pu être fréquenté par le même groupe humain, le canal de la Dominique faisant partie intégrante du territoire de ce groupe. Cependant, si la réalité de la parenté existant entre les sites martiniquais et dominiquais ne semble pas devoir être remise en question, l'individualisation de cet ensemble nécessitera dans les années à venir la poursuite de nos recherches dans d'autres îles de l'archipel et en tout premier lieu en Guadeloupe et Sainte-Lucie. Ce travail nous permettra de distinguer ce qui appartient à un fonds commun culturel lié à la phase agro-céramiste ancienne dans les Antilles (et donc caractéristique du phénomène pionnier qui lui est associé) de ce qui relève de l'identité d'un groupe humain particulier. C'est très vraisemblablement par cette voie que pourra aussi être résolu le long débat qui anime depuis trente ans l'archéologie antillaise concernant les relations ayant pu exister entre les deux ensembles agro-céramistes anciens (Saladoïde cedrosan ancien et Saladoïde huecan).

On le voit face aux questions complexes que se posent aujourd'hui les archéologues de la Caraïbe, une approche géographique large faisant éclater le cadre insulaire est seule à même de nous apporter les réponses que nous recherchons.

L'archéologie antillaise, et tout particulièrement dans les départements français d'Amérique, a connu au cours des vingt dernières années un très fort développement lié à de nombreux facteurs (développement de l'archéologie préventive, intervention d'équipes universitaires européennes et nord-américaines, rôle des SRA, etc.). L'un d'entre eux est spécifiquement lié à la situation sociale dans les Antilles.

En effet, l'histoire pour le moins douloureuse des Antilles (extermination quasi totale des populations amérindiennes, esclavage, colonisation) fait que les questions identitaires sont au cœur des débats. On a ainsi assisté au cours des cinquante dernières années à une évolution rapide de la conception identitaire aux Antilles depuis un modèle colonial assimilationniste à la construction contemporaine d'une identité spécifiquement antillaise (créole) en passant par la remise en valeur de racines africaines à la faveur du mouvement de la négritude au cours des années 1960.

De ce fait, beaucoup de travaux archéologiques (historiques comme précolombiens) ont un intérêt et un écho tout particuliers pour les populations antillaises (c'est cette réalité qui a largement favorisé la création d'un poste de maître de conférences en archéologie antillaise à l'université des Antilles et de la Guyane). Les recherches que nous avons ici présentées ne sont pas détachées de ce contexte particulier. Il n'est guère étonnant que des travaux portant sur l'importance des relations inter-insulaires dans la Caraïbe se développent alors que les populations antillaises tentent de construire ou plutôt de reconnaître leur identité commune. Le développement d'une perspective archipélique et la découverte du fait que, pour les populations amérindiennes, les Antilles constituaient un espace géographique unifié ne peuvent que faire l'objet d'un intérêt particulier dans une région qui tente de se construire une histoire et une identité autocentrée alors que Orly ou Heathrow sont encore bien trop souvent perçus comme ses plus proches voisins.

Bibliographie

- BÉRARD, B. 2004. *Les premières occupations agricoles de l'Arc Antillais, Migrations et insularité*. Oxford, Archaeopress (British Archaeological Reports, International serie 1299, Paris monographs in american archaeology 15, E. Taladoire ed.), 214 p., 140 fig., 38 tabl.
- COUDART, A. 1998. *Architecture et sociétés néolithiques : l'unité et la variance de la maison danubienne*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme (DAF 67), 242 p.
- HECKENBERGER, M. et J. PETERSEN. 1998. « Concentric Circular Village Patterns in the Caribbean : Comparisons from Amazonia », in : *Actes du Seizième congrès International d'Archéologie de la Caraïbe, Basse-Terre, 24-28 juillet 1995*. Basse Terre, vol. 2 : 379-390.
- HONNYCHURCH, L. 2001. *The Ecology and Archaeology of Dominica in relation to the Lesser Antilles*. Roseau, The Dominica Institute, 22 p., 8 fig.
- LANG, D. M. 1967. *Soils and Land Use Surveys*. Trinidad, University of the West Indies (Soil Survey 21), 59 p., 2 cartes.
- LINDSAY, J. M., A. L. SMITH, M. J. ROOBOL et M. V. STASIUK. 2005. « Dominica », in : J. M. LINDSAY, R. E. A. ROBERTSON, J. B. SHEPHERD et S. Ali (ed.), *Volcanic Hazard Atlas of the Lesser Antilles*. Trinidad et Tobago, Seismic Research Unit, The University of the West Indies : 1-48.
- PETITJEAN ROGET, H. 1978. « Reconnaissance archéologique à l'île de la Dominique (West Indies) », in : J. BENOIST et F. M. Meyer (dir.), *Compte-rendu des communications du septième congrès international d'études des civilisations précolombiennes des Petites Antilles, 11-16 juillet 1977, Universidad Central de Venezuela, Caracas*. Montréal, Centre de recherches caraïbes de l'université de Montréal : 81-97.

ROUSE, I., L. ALLAIRE et A. BOOMERT. 1985. « Eastern Venezuela, the Guianas and the West Indies », in : W. MEIGHAN CLEMENT (ed.) *Chronologies in South American Archaeology*. New Haven, Yale University, Department of Anthropology. [Manuscrit préparé pour un ouvrage non publié.]

SAND, C. avec la participation de J. BOLÉ et A. OUETCHO. 1996. *Le début du peuplement austronésien de la Nouvelle-Calédonie. Données*

archéologiques récentes. Nouméa, Département archéologie, Service territorial des musées et du patrimoine (Les Cahiers de l'archéologie en Nouvelle-Calédonie, vol. 6), 162 p.

WATTERS, D. et I. Rouse. 1989. « Environmental Diversity and Maritime Adaptations in the Caribbean Area », in : P.E. SIEGEL (ed.), *Early Ceramic Populations Lifeways and Adaptive Strategies in the Caribbean*. Oxford, BAR International Series 506 : 129-144.

L'économie des sociétés précolombiennes des Petites Antilles Contribution des données sur l'exploitation des invertébrés marins et terrestres

Nathalie Serrand*

L'archéologie antillaise a accordé très tôt de l'importance aux vestiges fauniques. Dès les années 1940, Rainey à Porto Rico (1940) signalait des variations dans des ensembles de faune associés à deux assemblages céramiques rapportés, depuis, à deux phases de la période céramique. Ces observations, bien que schématiques – la fameuse dichotomie *Crab/Shell Cultures* (Goodwin 1980 ; Keegan 1989) –, promouvaient les témoins de subsistance au rang de vestiges majeurs pour la compréhension de l'histoire des sociétés précolombiennes antillaises. La multiplication des analyses archéozoologiques à partir des années 1960, combinée à l'affinement des séquences chrono-culturelles (Rouse 1952a, b, 1986) les mit ensuite au centre des débats sur l'évolution de ces sociétés et leur adaptation aux espaces insulaires antillais. Les divers modèles interprétatifs proposés s'appuyaient sur des facteurs tant d'ordre paléo-environnemental (Carbone 1980) que théoriques économiques, démographiques et culturels (Goodwin 1980 ; Jones 1985 ; Levin 1983 ; Keegan 1989). Ils sont depuis une dizaine d'années redessinés à la faveur de l'accroissement des fouilles et des données, des collaborations interinstitutionnelles et des échanges internationaux, et de l'harmonisation des analyses de faune qui permettent une meilleure confrontation des observations (Wing et Wing 1995 ; De France, Keegan et Newsom 1996 ; Petersen 1997 ; Grouard 2001 ; Wing 2001 ; Serrand 2002 ; Newsom et Wing 2004). Le développement de l'archéologie dans les départements d'outre-mer (DOM) participe considérablement à cet enrichissement des données. Les acquis récents sur la manière dont les sociétés précolombiennes ont exploité et géré les espaces et ressources naturels antillais favorisent le renouvellement des problématiques sur ces pratiques socioéconomiques.

Les invertébrés marins et terrestres : une ressource à multiples valences

Parmi le panel de ressources naturelles exploitées par les sociétés précolombiennes antillaises, les invertébrés marins et terrestres (essentiellement mollusques, crustacés et échinodermes) ont joué un rôle notable tant du point de vue de la subsistance que de celui des productions artisanales. Il était renforcé par le fait que les îles, en particulier des Petites Antilles (fig. 1), se caractérisaient par une faune terrestre, notamment mammalienne, peu diversifiée, vulnérable et dépourvue de taxons de grande taille – rongeurs, oiseaux, reptiles et crustacés (Wing 2001) – et par une répartition disparate des matières premières dures – des gîtes de silex ne sont attestés que sur trois îles (Knippenberg 2006). Les invertébrés étaient donc intégrés à part entière dans des économies combinant par ailleurs la chasse, la pêche, la collecte et la maintenance de ressources animales, végétales et minérales, terrestres et marines, locales mais égale-

* UMR 5197-CNRS,
Muséum national d'histoire naturelle,
département Écologie et gestion
de la biodiversité, archéozoologie,
histoire des sociétés humaines
et des peuplements animaux,
serrand@mnhn.fr.